

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Acropolis est la revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France

Janvier 2025

N°378

SOMMAIRE

2 ÉDITORIAL

Habiter le futur

4 ARTS

Jacques-Louis David : Comment l'art peut-il être révolutionnaire ?



7 PHILOSOPHIE

La fausse originalité

9 HISTOIRE

L'histoire mythique de l'humanité

1. Le déluge universel

12 2. Le mythe des géants et la naissance de la civilisation

17 SOCIÉTÉ

Les biens métaphysiques, un concept ancien à redécouvrir

19 SYMBOLISME

Symbolisme de la couronne

20 SOCIÉTÉ

Intelligence artificielle contre intelligence humaine : une perspective philosophique



24 À LIRE

Universaliser l'humanité



Retrouvez la revue Acropolis
sur votre smartphone

Habiter le futur

Thierry ADDA

Président de Nouvelle Acropole France



Bienvenue 2026 ...

On nous répète tout le temps que tout va mal, que le monde se défait, que la société est bloquée, que l'école ne marche plus, que demain sera pire qu'hier... au fond, qu'il n'y aurait plus rien à faire, à part commenter la chute.

De manière étonnante, le futur n'a jamais été aussi présent de manière anxiogène dans nos discours, et aussi absent de nos vies. Nous en parlons sans cesse, nous l'anticipons à coups de scénarios, de données, de technologies, mais nous peinons à l'habiter intérieurement, comme si quelque chose en nous était resté bloqué.

Pourtant, habiter intérieurement le futur ne veut pas dire le prévoir, ni le contrôler, ni même l'imaginer de manière détaillée. Ce n'est pas une opération intellectuelle, juste une disposition intérieure.

Habiter le futur ne paraît pas si compliqué, puisque c'est refuser d'être enfermé dans le présent, mais ce fut de tout temps difficile.

Et cela le devient chaque jour encore plus, quand la connexion numérique devient addiction et nous ancre de force dans l'instantanéité des choses.

Connectés à l'extérieur de nous-mêmes, nous en venons à vivre scotchés dans le présent. Immobilisés par la dispersion et la superficialité, nous en perdons tout accès à l'avenir, vivant d'attentes et d'émotions, suspendus dans l'instant.

La vision et le rêve de futur sont dès lors substitués par nos projections et l'attente que les tensions du présent se dénouent.

Comme le dit Éva Illouz¹ « *Nous n'avons jamais autant vécu dans des conditions culturelles,*

politiques et psychiques qui créent de l'attente. »

Mais tant d'attente et d'émotions génèrent un appauvrissement intérieur. Tout cela nous tient à la surface de nous-mêmes, altère notre rapport au réel et notre capacité à nous projeter dans un futur, qui en devient angoissant. On vit alors dans un présent saturé, sans profondeur, où le futur n'existe

plus que comme une menace, mais jamais comme horizon réel. L'excès de connexion extérieure nous enlise dans un éternel présent dont nous avons bien du mal à nous extraire.

À contrario, le lien au silence, la connexion à notre intériorité, nous libèrent et nous restituent la possibilité d'habiter le futur. La possibilité de sentir que ce que nous faisons aujourd'hui engage quelque chose de plus long que nous, que nos gestes ont une portée, même modeste, au-delà de l'instant.

Habiter le futur, c'est chercher à vivre le présent comme un seuil, en refusant qu'il soit une prison. Mais cela implique de se sentir responsable de ce qui n'existe pas encore, responsabilité sans garantie qui en dérange plus d'un. On plante un arbre dont on ne mangera peut-être pas les fruits, on transmet une culture, un geste, une exigence, sans savoir qui la recevra. C'est une posture intérieure sans logique de rendement.

Au fond, le problème n'est pas le futur, mais notre refus de l'avoir en conscience. Le futur n'est pas par nature un horizon sombre et menaçant, il le devient par notre incapacité à le penser et à le préparer.

Comme disait Romain Rolland, face à un monde qui se défait, il nous faut allier « *le pessimisme de l'intelligence à l'optimisme de la volonté* ».

Voir le monde tel qu'il est avec lucidité, sans illusions, mais aussi agir avec courage pour le changer.

Plutôt que de dresser en continu, comme le font les chaînes d'information, la liste accablante des maux de notre époque, il est plus puissant de mettre en lumière les initiatives positives qui témoignent d'un futur en construction.

Comme le disait Lao Tseu, ce n'est pas en maudissant les ténèbres que l'on va faire jaillir la lumière, mais en allumant modestement une bougie. Or il existe des lumières, des initiatives incroyables. Des milliers d'hommes et de femmes qui tentent à travers des actes positifs, comme autant de poches de résistances, de dessiner un autre horizon, de passer de l'homme hébété à l'homme habité.²

L'initiative de Tho Ha Vinh, qui a œuvré pour le développement du Bonheur National Brut au Bouthan, transformant un slogan philosophique en un outil concret de gouvernance, est un modèle du genre. Au lieu de se demander seulement combien rapporte un projet, Tho Ha Vinh³ cherchait à comprendre s'il rend les gens plus présents, plus reliés, plus capables de vivre ensemble. Par exemple, un projet pouvait améliorer les revenus, mais obliger les familles à quitter leurs villages, à rompre les liens communautaires, à passer des heures supplémentaires dans des trajets ou des emplois déconnectés de leur rythme de vie. Sur le papier, les gens devenaient plus riches, mais dans les faits, ils devenaient plus absents à eux-mêmes. Moins de temps pour leurs proches, moins de temps pour le silence, pour la transmission, pour la vie intérieure. Plus de stress, plus de dépendance à des systèmes qu'ils ne maîtrisaient pas. Dans ces cas-là, le projet pouvait être refusé.

En termes d'éducation, des programmes inspirés de ce modèle éducatif (*happy schools*, principes du bonheur national brut) ont été mis en œuvre dans divers pays d'Asie, d'Europe et au-delà, avec des dizaines de milliers d'élèves, montrant ainsi que le silence n'est pas un manque, mais une condition. Que sans temps de calme et d'attention, aucun apprentissage durable ne s'enracine, seulement des réactions rapides et fatigantes. En donnant moins de contenus, mais plus de présence, tous ont vécu une amélioration de la capacité d'écoute et de concentration.

Œuvrer pour le futur, c'est accepter les limites du présent et ne pas s'y résoudre, pas besoin d'aller

au Bouthan pour cela. Il nous suffit de commencer par refuser de faire le choix de projets qui nous rendent absents à nous-mêmes. On ne peut pas habiter le futur avec une conscience fragmentée et instable. Il faut un minimum de centre, de tenue intérieure, de capacité à penser et à agir sans se dissoudre dans le bruit.

C'est pourquoi, les traditions philosophiques et spirituelles ont toujours travaillé, non pour prédire l'avenir, mais pour former des êtres capables de l'affronter. Tout cela n'est pas très spectaculaire. Il n'y a pas de grand soir, pas de miracle. Juste des femmes et des hommes en mesure de décider que le fatalisme est une paresse, et que notre conscience humaine mérite mieux.

Apprendre à penser, oui, mais aussi à tenir nos convictions dans l'adversité. Apprendre à comprendre, mais surtout à agir. Et surtout mettre notre action au service du réel, là où nous sommes, humblement, à travers le volontariat, la culture, la transmission.

Alors non, tout n'est pas perdu. Tout n'est pas gagné non plus. Mais quelque chose est possible. Les exemples existent. L'espérance est présente au milieu de la difficulté, les victoires de la conscience sont là, modestes et réelles, mais innombrables, présentes pour qui veut les voir. Elles montrent toutes une chose simple. Quand on travaille sur l'humain, l'avenir cesse d'être une menace abstraite, il redevient une aventure.

Heureuse année 2026

Bienvenue au futur. ■

(1) Reza Moghaddassi, *Faire de nos boîtes une danse*, Éditions L'Originel, 2023

(2) Éva Illouz, *Les émotions façonnent nos démocraties capitalistes*, 09/2025

<https://lejournel.cnrs.fr/articles/les-emotions-faconnent-nos-democraties-capitalistes>

(3) Ha Vinh Tho, *Le bonheur national Brut : transformation intérieure et renouveau sociétal*, Éditions Jouvence, 2022



Jacques-Louis David : Comment l'art peut-il être révolutionnaire ?

Fernand SCHWARZ

Fondateur de Nouvelle Acropole en France

Le Pour célébrer le 200^e anniversaire de la mort du peintre Jacques-Louis David (29 décembre 1825), le Musée du Louvre lui a consacré une remarquable exposition qui se clôture le 26 janvier prochain.

Né dans une famille bourgeoise en 1748, Jacques-Louis David entre très jeune dans l'atelier de Joseph Marie Vien, peintre peu connu, mais grand pédagogue. Il est ensuite admis à l'Académie Royale en 1766, mais c'est son séjour de cinq ans à Rome, qui ouvre son esprit vers le monde classique et le guidera dans sa peinture jusqu'à sa mort en 1825.

Un artiste engagé

Il s'engage avec passion dans la Révolution française et devient, comme le souligne le

commissaire de l'exposition Sébastien Allard (1), le premier artiste engagé. Insatisfaction et orgueil semblent s'unir pour définir sa personnalité, nous rappelle Guillaume Faroult (2). Il devient le propagandiste en chef du Nouveau Monde.

Sébastien Allard souligne : « David ne se contente pas d'offrir de modèle à suivre : il confronte le spectateur au sacrifice que cela implique, donc à sa responsabilité », comme dans la toile *Les licteurs rapportant à Brutus le corps de ses fils*.

Brutus, un personnage de l'époque de la République romaine, s'est vu obligé à condamner ses fils à mort pour sauver la République, à qui ils voulaient porter atteinte. Le sacrifice de son sentiment paternel l'a plongé dans une grande mélancolie.

Ordonnateur des fêtes de la Révolution

Il devient le grand ordonnateur des fêtes de la Révolution, notamment pendant la période de gouvernance de Robespierre dont il fut un proche. C'est un metteur en scène exceptionnel. En 1792, il met en scène la fête de la Liberté et en 1794, celle de l'Être Suprême. Il crée pour la première fois un spectacle total, dans lequel le peuple est spectateur et acteur, habillé pour l'occasion. Il règle la scénographie, les décors, la musique et intègre la nature dans le décor.

Pendant sa jeunesse, il a fréquenté Diderot qui disait de lui « ce jeune a de l'âme ». Il fréquente aussi le dramaturge Sedaine et connaît son œuvre *Paradoxe sur le comédien*. Il est très ami avec l'acteur Talma.

Inspiré des classiques, il jette aux orties les perruques poudrées et met en scène ses personnages vêtus d'une toge, jambes nues, cheveux courts. Il est à l'origine du récit d'un Nouveau Monde, plus sobre et épuré, avec des gestes précis, sans gesticulation.

S'il se tourne vers les modèles antiques, notamment ceux de la République romaine, c'est pour y puiser un idéal moral et politique, incarnant à ses yeux un exemple d'unité sociale, de vertu civique et de liberté, qu'il voulait traduire en art au service d'une société nouvelle, nous explique Alain Vircondelet (3).

« David, un composé singulier de réalisme et d'idéal »

David n'est pas seulement un peintre néoclassique. Il a aussi un côté obscur, radical et intransigeant, et n'exprime aucune humanité vis-à-vis des amis proches qui sont condamnés à l'échafaud pendant la Terreur, à laquelle il échappe de manière improbable. Sa radicalité et sa proximité avec Robespierre lui seront

reprochées et jugées par la suite.

C'est Delacroix qui va le mieux cerner le style du peintre : « David, un composé singulier de réalisme et d'idéal ».

L'expression des vertus dans l'œuvre de David

Même avant la Révolution, ses tableaux fondamentaux exprimaient chacun une vertu, nécessaire à la bonne pratique de la citoyenneté. Deux ans avant la Révolution, en 1787, il peint *La Mort de Socrate*. C'est un hommage aux acteurs des Lumières. Socrate est pour eux celui qui fait redescendre la philosophie dans les débats de la cité. Par le geste d'accepter sa coupe de ciguë, Socrate témoigne de la primauté de la pensée sur la vie.

L'enlèvement des Sabines (1796-1799) est un plaidoyer pour la paix civile après la Terreur. Il souligne le rôle de la femme pour pacifier la société, avec le geste décidé et compassionnel de la Sabine qui s'interpose entre son père Tatius et son époux Romulus.

Le *Serment des Horaces* rappelle l'héroïsme et le patriotisme. Il célèbre les martyrs de la Révolution, avec *La mort du jeune Bara*, jeune adolescent de treize ans, dénudé par l'armée ennemie, mais gardant dans sa main la cocarde révolutionnaire. Il veut ainsi promouvoir l'engagement absolu. Enfin, il fait un portrait presque christique de Marat assassiné, avec un visage presque contemplatif dans la mort.

Premier peintre de l'empereur Napoléon 1^{er}

Malgré ses déboires après la Terreur, il retrouve une place de choix avec Bonaparte, l'un servant à l'autre. Il est d'une certaine manière le premier peintre de l'empereur. Son tableau *Bonaparte franchissant le col du Grand-Saint-Bernard*, exalté en figure de chef de guerre tel Hannibal et Charlemagne, apporte à Bonaparte l'image qui l'aidera à conquérir les esprits. Même s'il a en réalité traversé le col à dos de mulet, le mythe l'emporte sur l'histoire.

Il retrouva Mars en Bonaparte, devenu son héros, la révolution radicale étant sa maîtresse.

En 1771, David peint son premier tableau, *Le combat de Mars contre Minerve*. L'inspiration du dieu martial guidera en permanence son œuvre et son esprit radical.

Le retour de la monarchie le conduit en 1816 à l'exil. Considéré régicide, il est banni à vie, mais refuse toute démarche qui lui aurait permis un sort plus clément. Il s'installe à Bruxelles et en 1824, un an avant sa mort, peint son dernier tableau : *Mars désarmé par Vénus et les Grâces*.

Dans le premier, Mars est par terre implorant Athéna, dans un dialogue entre la combativité et la réflexion qui ne sont pas encore bien unies.

Dans le second, Mars est apaisé, laissant faire Vénus, traduisant la capacité à assumer sa propre fragilité devenue force d'amour. Cela reflète la propre évolution psychologique de David.

Ses images de propagande ont traversé les siècles et se retrouvent dans tous les manuels pour illustrer la Révolution et la République. ■

(1) Le Figaro Hors-série, *David, un monde nouveau*, octobre 2025

(2) Guillaume Faroult, *David*, Éditions Jean-Paul Gisserot, 2004.

(3) Revue Beaux-Arts, *Jacques-Louis David*, septembre 2025

Crédit image : Wikipedia.org

Exposition Jacques-Louis David au Musée du Louvre

Jusqu'au 26 janvier 2026

99, rue de Rivoli – 75001 Paris

Tél. : +33 (0)1 40 20 53 17

www.louvre.fr

<https://www.louvre.fr/expositions-et-evenements/expositions/jacques-louis-david>

© Nouvelle Acropole

La fausse originalité

Delia STEINBERG GUZMAN

Ancienne Directrice de l'Organisation
Internationale Nouvelle Acropole (O.I.N.A)



Qu'est-ce que l'originalité ?

Aujourd'hui elle passe par de

multiples choses ou idées nouvelles qui engendrent la séparativité voire la compétition. Et s'il s'agissait de retrouver l'unité derrière la multiplicité ?

Il est évident que chaque époque historique impose certaines caractéristiques qui dominent l'ensemble, conférant à chaque chose une nuance particulière. De nos jours, tous les aspects de la vie sont touchés par la surévaluation du facteur économique, le matérialisme et leur conséquence, le consumérisme, envahissant tous les domaines à leur portée.

Comme une conséquence de ce qui précède, nous voulons souligner la prédominance d'un faux esprit d'originalité et de séparativité. Le consumérisme exige des choses originales, c'est-à-dire nouvelles, sans ressemblance ni relation avec les autres, ce qui favorise la compétition entre les éléments les plus divers, allant des biens de consommation aux idées philosophiques.

Le besoin de se démarquer et d'attirer l'attention

Le résultat de tout cela se traduit par des recherches superficielles et délirantes, portées non plus par le désir d'amélioration et de connaissance, mais par le besoin de se démarquer, de se différencier, d'attirer l'attention sur l'originalité de ce qui est présenté. Chacun aspire à « la nouveauté », quelque chose

d'unique et de spécial que les autres ne possèdent ni ne connaissent, ni maintenant ni jamais. L'originalité doit même faire la course contre la montre...

Comme si cela ne suffisait pas, il existe un décalage total entre l'activité que nous, humains, menons sur Terre et le magnifique Cosmos dans son assemblage et son organisation. L'harmonie du Cosmos est mise de côté pour souligner, au contraire, la valeur des choses considérées individuellement, qui continueront d'être valorisées tant qu'elles conserveront cette individualité.

Il existe une rupture avec le temps, considéré comme un autre ennemi, car il peut avoir gardé dans ses recoins un élément qui vienne ôter sa primauté à l'originalité de nos idées actuelles. D'autre part, le temps n'a plus le sens de la sagesse accumulée, et il est plus naturel de gaspiller l'expérience des autres ; elle appartient aux autres, elle n'est pas originale.

L'esprit d'unité et de continuité

Face à cette situation, nous proposons l'esprit de continuité plutôt que celui de la vulgaire originalité, c'est-à-dire, suivre le fil de la vie, l'histoire qui nous concerne, le cours des causes et des effets infinis qui nous incombent.

Nous proposons également l'esprit d'unité face à celui de la séparation qui individualise et distingue momentanément, car l'unité authentique n'élimine pas le multiple ou le complexe, mais l'harmonise au sein du tout universel.

En résumé, nous proposons une philosophie naturelle, profonde, qui explore les racines de la vie avec un véritable amour de la connaissance, et qui soit capable de s'étendre du passé le plus lointain au futur le plus éloigné, en s'appuyant sur toutes les lumières de la pensée. Nous voulons trouver la relation, la comparaison efficace, l'unification entre toutes les connaissances et tous les êtres ; en un mot, découvrir l'unité derrière l'apparente multiplicité.

Il ne s'agit pas de rompre avec les tendances ; il s'agit plutôt de favoriser la nature, ce qui pourrait être – pourquoi pas ? – une tendance nouvelle et intéressante. ■

Article publié dans la revue espagnole Nueva Acropolis, N°169, 03/1989

Article extrait du site : <https://biblioteca.acropolis.org> et traduit par Michèle Morize

N.D.L.R. : Le chapeau et les intertitres ont été rajoutés par la rédaction

Crédit image : NA Espagne

© Nouvelle Acropole

L'HISTOIRE MYTHIQUE DE L'HUMANITÉ

1. Le déluge universel

Julian SCOTT

Nouvelle Acropole Royaume Uni



Si nous parcourons les mythes transmis par les différents peuples de l'humanité sur les origines et l'évolution de l'homme, nous trouvons des similitudes véritablement surprenantes, même entre des cultures aussi éloignées que celles de Mésopotamie et d'Amérique du Sud.

Cet article est divisé en deux parties. Dans la première partie, nous mettrons en lumière les plus remarquables de ces similitudes afin d'essayer de reconstituer le passé lointain de l'humanité tel que nous le décrit la mythologie universelle. La première partie présente le mythe du déluge universel.

Une telle tentative peut paraître manquer de sens, si l'on s'accroche à l'idée répandue, ces derniers siècles, selon laquelle les mythes ne sont que des contes pour enfants, ou même à l'idée plus récente que leur valeur ne réside que dans leur contenu psychologique.

Pourtant, il existe de nombreux exemples, comme les légendes du roi Arthur ou de la guerre de Troie, qui, même si l'imagination et le sens poétique les ont agrémentées d'éléments fantastiques, reflètent néanmoins une réalité historique.

Il ne serait donc pas trop audacieux, à partir des mythes les plus courants, qui sont presque universels, de tenter de compléter, voire de corriger, ce que nous raconte l'histoire « scientifique ». Dans ce cas, la mythologie peut servir de point de départ pour reconstruire une hypothèse sur la préhistoire de l'humanité, susceptible ensuite d'être vérifiée et approfondie par la recherche scientifique dans ses diverses disciplines.

Le déluge universel

La plus remarquable de ces coïncidences mythiques, évidente pour quiconque fait une étude sommaire du sujet, est la tradition d'un déluge universel.

Nous, les Occidentaux, connaissons ce mythe sous sa forme biblique, dans la religion hébraïque qui raconte comment Dieu, irrité par la méchanceté des hommes, décida d'envoyer un déluge pour les détruire. Il l'annonça d'abord à l'un des rares hommes de bien restants — Noé — et lui conseilla de construire un navire pour se sauver, lui, sa famille et deux animaux de chaque espèce, afin qu'après la catastrophe, le monde puisse se renouveler. Il le fit ainsi, se sauvant de la destruction mondiale et lorsque la tempête s'apaisa et que les eaux se retirèrent, Noé envoya un oiseau pour chercher la terre ferme. Lorsque celui-ci revint avec un rameau d'olivier dans le bec, il décida d'en envoyer un autre, quelque temps plus tard, qui ne revint pas. Ils cherchèrent alors un lieu où débarquer, qui fut le mont Ararat, lieu sacré depuis lors comme symbole de la renaissance du monde.

Bien que cette histoire soit sûrement bien connue de tous, nous l'avons mentionnée ici pour souligner certains de ses détails, qui sont également reproduits dans les mythes d'autres peuples.

Le déluge sur le continent américain

Par exemple, au Pérou, on retrouve le motif de l'avertissement ou de l'exhortation adressé à un seul homme concernant l'arrivée du déluge imminent. Dans ce cas, cependant, la légende est présentée sous une forme plus comique, car c'est un lama, et non Dieu, qui avertit l'homme, lequel refuse de manger et gronde l'animal pour sa stupidité, ce à quoi l'animal répond que c'est lui le fou qui ne sait pas qu'une terrible catastrophe est à venir, et que, pour être sauvé, il doit se nourrir et se réfugier au sommet d'une montagne. Arrivé à la montagne, il découvre une grande diversité d'animaux et d'oiseaux déjà installés. Ainsi furent sauvés les différentes espèces et un seul homme, dont tous les peuples de la terre sont issus.

Chez les Esquimaux d'Alaska, la tradition raconte également que seuls quelques-uns furent sauvés du déluge, en se réfugiant dans les plus hautes montagnes.

Le motif des oiseaux envoyés à la recherche de la terre ferme apparaît étrangement dans un mythe des Indiens algonquins, bien qu'il s'agisse ici d'un oiseau et de deux autres animaux qui partent en quête de terre, les deux premiers revenant, mais pas le dernier.

La répétition de ce détail suggère que l'origine des deux versions était identique, confirmant la notion d'une catastrophe mondiale et que, effectivement, c'est du ou des survivants que l'humanité actuelle descendit.

Chez les Aztèques, une tradition affirmait qu'un seul homme et une seule femme furent sauvés du déluge à l'aide d'un bateau.

Des exemples du continent américain ont été volontairement mis en avant afin de souligner l'universalité de cette légende, car selon les connaissances préhistoriques actuelles, il n'existe aucun lien historique entre les peuples du Moyen-Orient et ceux des Amériques.

Cependant, presque toutes les cultures, occidentales comme orientales, ont des

mythes similaires. Nous présenterons deux autres exemples, l'un de l'Inde, l'autre de Grèce.

L'exemple de l'Inde et de la Grèce

L'Inde nous apporte le mythe de Manu, le premier homme (l'humanité primitive ?) sauvé par un poisson magique (symbole du dieu Vishnu), qui l'avertit du déluge à venir. Le poisson lui envoya un grand navire et lui ordonna de le charger de deux animaux de chaque espèce vivante et des graines de chaque plante, puis de s'embarquer. Une fois l'ordre exécuté, tout fut submergé par l'océan, et seul Vishnu apparut sous la forme d'un poisson à grande corne. Manu attacha le navire à la corne du poisson, et ainsi, lui, les animaux et les plantes furent sauvés de la destruction mondiale.

D'autre part, le mythe grec raconte comment Zeus décida d'anéantir l'humanité en la submergeant sous les vagues d'un déluge. Mais Prométhée avertit son fils Deucalion, qui, à la demande de son père, construisit une arche. Pendant neuf jours et neuf nuits, ils flottèrent sur les eaux. Le dixième jour, la tempête cessa et les deux survivants (Deucalion et sa femme) débarquèrent au sommet du mont Othrys (ou du mont Parnasse selon une autre version).

Un événement historique ?

Le mythe du déluge étant universel, n'impliquerait-il pas un lien à un événement historique réel, qui aurait tellement marqué la conscience de l'humanité qu'il fut consigné par toutes les traditions ? Si tel est le cas, pourquoi ce fait n'a-t-il pas été consigné dans les livres d'histoire, ou plutôt de la préhistoire ?

La question est clarifiée par Max Fauconnet (1) : « Cette répétition du mythe du déluge universel signifie que l'humanité fut un jour réduite à un petit groupe d'individus qui se répandirent ensuite sur toute la Terre, emportant avec eux leurs légendes, qui s'altérèrent au fil des siècles selon les nouveaux climats et les nouvelles coutumes.

Toutes ces légendes ne sont-elles qu'un récit confus de grands événements à l'échelle planétaire, que les hommes dispersés sur toutes les parties du globe contemplèrent avec terreur ? » (2).

Quelle fut la cause du déluge ?

Dans la plupart des mythes, on l'attribue à la méchanceté croissante des humains, qui provoqua la colère de Dieu ou des dieux. Tel est le cas du récit biblique, du récit égyptien (bien que celui-ci ne fasse pas précisément référence à un déluge, mais à la destruction de l'humanité par Sekhmet, la lionne assoiffée de sang envoyée par Râ pour se venger des humains), et dans bien d'autres, tant dans les traditions européennes qu'américaines.

Une autre version, chez les Indiens Tupi du Brésil, affirme qu'il fut causé par un combat entre des mages blancs et noirs, ce qui coïnciderait à la fois avec la tradition ésotérique mentionnée et avec d'autres mythes de luttes entre des êtres fantastiques dotés d'armes magiques. Tel est le cas de la mythologie celtique, où s'affrontent les deux races des Tuatha Dé Danann et les Fomoirs plus anciens, liés aux forces du mal ; du grand texte hindou, le *Mahabharata*, où l'on trouve des récits de guerres avec des armes « magiques » qui détruiraient des armées entières avec une terrible facilité ; et, enfin, la rébellion des Titans dans la mythologie grecque, que nous analyserons ci-dessous.

La rébellion des ancêtres de l'humanité

Le motif de l'orgueil, cause de la rébellion des ancêtres de l'humanité moderne contre les dieux est très répandu. Il apparaît dans la Bible hébraïque, dans la légende de la tour de Babel, que les humains de cette époque tentèrent de construire pour atteindre le ciel et ressembler aux dieux.

Il est intéressant de noter qu'une tradition identique se retrouve en Grèce, sous une forme légèrement différente, où les géants (ancêtres de l'homme actuel, selon les Grecs anciens) tentèrent d'atteindre l'Olympe en amoncelant des montagnes les unes sur les autres.

Une autre version similaire se retrouve dans *Le Banquet* de Platon, dans lequel Aristophane raconte une histoire comique d'hommes sphériques (nos ancêtres) devenus si orgueilleux de leur force que les dieux décidèrent de les séparer en deux, donnant lieu aux deux sexes actuels et, selon Aristophane, motivant l'amour entre deux personnes.

Entre parenthèses, il convient de souligner un autre détail du mythe de la Tour de Babel, qui apparaît dans d'autres cultures très lointaines : le thème de la division et de la confusion des langues. Ce même concept apparaît chez les Mayas et les Aztèques d'Amérique centrale, où l'on raconte qu'après le Déluge l'humanité perdit sa langue unique et universelle, donnant naissance à une multitude de langues qui ne se comprenaient plus entre elles.

Dans le prochain article, nous traiterons du mythe des géants et de l'origine de la civilisation. ■

(1) Max Fauconnet est l'auteur d'une œuvre d'art, intitulée *Le Déluge du Monde*.

(2) Nous vous renvoyons à l'article publié dans le numéro 364 de notre revue *Acropolis L'humanité a-t-elle failli disparaître, il y a 900 000 ans ?* Qui présente une étude scientifique assurant que les ancêtres de l'homme moderne seraient passés tout près de l'extinction, il y a 900 000 ans.

<https://revue-acropolis.com/lhumanite-a-t-elle-failli-disparaitre-il-y-a-900-000-ans/>

Article extrait du site <https://biblioteca.acropolis.org> et traduit par Michèle Morize

Crédit image : arche de Noé de Simon de Meyle.Wikipedia

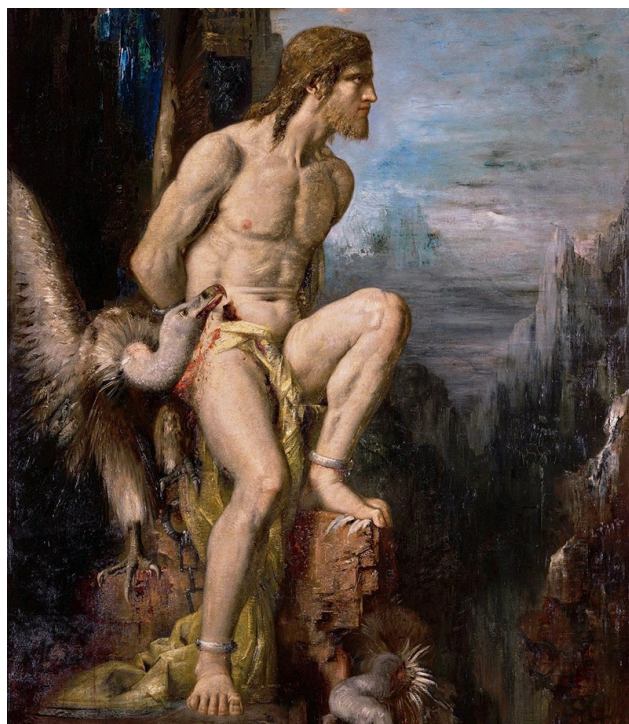
© Nouvelle Acropole

L'HISTOIRE MYTHIQUE DE L'HUMANITÉ

2. Le mythe des géants et la naissance de la civilisation

Julian SCOTT

Nouvelle Acropole Royaume Uni



Dans un premier article, nous avons présenté le mythe du déluge, présent dans de nombreuses traditions et avec des similitudes, même entre des cultures aussi éloignées que celles de Mésopotamie et d'Amérique du Sud. Une manière de repenser l'histoire de l'humanité ?

Dans cet article, nous mettrons en lumière les plus remarquables de ces similitudes afin d'essayer de reconstituer le passé lointain de l'humanité tel que nous le décrit la mythologie universelle à travers le mythe des géants et de la naissance de la civilisation.

La guerre entre les géants et les dieux

Les mythes abondent également qui évoquent une guerre terrible, presque cosmique dans ses proportions, au cours de laquelle des géants, mages ou dieux selon les versions, se battent pour la souveraineté du monde, certains vaincus et condamnés à vivre ensuite sous la mer ou sous la terre (submergés sous le Déluge ?). Tels sont les Titans de la mythologie grecque, vaincus par Zeus et précipités dans les abîmes de la terre, ou, chez les Pericú (ou Pericues) de Basse-Californie, les rebelles exilés dans une caverne souterraine.

Dans le même ordre d'idées, on peut également citer le mythe d'Atlas, condamné à porter le monde sur ses épaules, provoquant des tremblements de terre à chaque fois qu'il le déplace d'une épaule à l'autre. Un mythe identique existe chez les Chibchas d'Amérique du Sud, où le démon Chibchacum joue le rôle d'Atlas.

Les géants, ancêtres de l'homme ?

Le thème des ancêtres géants de l'humanité, reflet d'une autre tradition ésotérique, est également important dans ces récits. On retrouve des références aux géants dans de nombreuses mythologies. Par exemple, les Grecs, comme nous l'avons déjà mentionné, croyaient que les Titans, une race divine de géants étaient les ancêtres de l'homme. Dans la mythologie teutonique, l'homme et la femme naquirent de la sueur du géant Ymir. Dans une autre tradition germanique, le père du premier homme fut le dieu géant Tuisto (1).

Les Iroquois et les Hurons conservaient des légendes sur des géants dotés d'une force énorme et de pouvoirs magiques.

Chez les Incas, l'un des titres du dieu-héros Pachacamac était « Seigneur des Géants », faisant sans doute allusion au fait qu'il les avait vaincus (comme Zeus avait vaincu les Titans) (2).

On peut alors se poser une autre question : compte tenu des nombreuses références aux ancêtres géants, pourquoi ne sont-ils pas mentionnés, même à titre d'hypothèse, dans la « Préhistoire officielle » ?

S'agit-il d'une pure fantaisie, ou peut-être y a-t-il encore beaucoup de choses que la science moderne n'aurait pas découvertes ?

Comme nous l'avons vu précédemment, ces mythes primordiaux nous ont parlé des événements liés au récit fondateur du Déluge, véritable pivot de toute l'histoire mythique de l'humanité. Mais il est également intéressant de voir ce que la mythologie nous dit sur les époques antérieures et postérieures au Déluge, afin de pouvoir en obtenir une vision complète dans le temps.

Les mythes de l'âge d'Or

Ainsi, en remontant au plus lointain passé nous voyons que les mythes commencent souvent par le thème d'un Âge d'Or, où les hommes étaient en contact étroit avec les dieux.

Dans la mythologie assyro-babylonienne, par exemple, on raconte qu'avant le Déluge, ce sont les dieux qui régnaient sur les humains depuis le ciel. Dans la mythologie grecque, on dit qu'à l'époque de Cronos, dieux et humains vivaient ensemble dans une harmonie qui s'est ensuite perdue, la douleur n'existait pas et même la mort n'était pas comme aujourd'hui une cause de chagrin, mais comme le sommeil qui s'empare du corps d'une manière douce et suave. Dans la Bible, nous trouvons le mythe du paradis de l'Éden, où ni la mort ni la douleur n'existaient.

Généralement apparaît dans la Préhistoire mythique le thème d'une succession d'âges ou de d'humanités évoluant ou dans d'autres cas dégénéralant, jusqu'à atteindre l'état actuel de l'humanité. Ces traditions, une fois de plus, illustrent de manière confuse l'histoire ésotérique de l'évolution.

Le poète grec, Hésiode, parle de quatre âges d'un déclin successif : l'or, l'argent, le bronze et le fer.

Les musulmans ont une tradition de sept humanités, dessinées par les anges, à partir de sept types de terre de couleurs différentes.

Dans la mythologie perse, le premier couple

humain, conçu de la semence du premier homme, donna naissance à sept couples. De l'un d'eux naquit un autre couple, duquel descendirent les quinze humanités.

Dans la mythologie irlandaise (celte), quatre ou cinq humanités se succédèrent, détruites successivement par des catastrophes, des épidémies et des guerres.

Parmi les peuples du Mexique, il existait la tradition des quatre soleils, ou quatre mondes successifs, chacun peuplé d'une humanité aux caractéristiques différentes, qui furent ensuite détruites faute d'avoir maintenu une perfection suffisante. Certaines de ces humanités furent transformées en singes.

Comme nous l'avons déjà vu, vers le milieu ou la fin de ce cycle survient, selon les traditions, une ère de crise, de conflit et de guerre, que ce soit entre les dieux et les anges ou une rébellion des hommes ou des géants contre l'ordre céleste. D'autre part, il existe les multiples traditions de déluge ou de catastrophe envoyée sur l'humanité, comme nous l'avons déjà analysé en détail.

La naissance de la civilisation

La dernière phase de cette évolution, avant l'entrée dans l'ère historique, se caractérise par l'apparition d'êtres héroïques et divins qui aident l'humanité postdiluvienne à reconstruire un futur, à survivre et à évoluer sans la présence des dieux sur lesquels elle s'appuyait auparavant. Ces héros ont enseigné aux humains l'agriculture, la politique, les arts et même la magie. Ces traditions de héros fondateurs, d'assistants divins ou de rois divins sont presque aussi universelles que celles du déluge.

En Égypte, nous avons ainsi d'abondantes références à cette race de rois divins qui instituèrent l'agriculture, la religion et la civilisation en général, et même une référence au dieu-roi Osiris qui, après avoir civilisé l'Égypte, aurait voyagé à travers le monde, répandant les principes de la civilisation.

Il existe un personnage très proche d'Osiris dans la mythologie perse, appelé Hushang. Comme Osiris, il est le premier roi à apporter les bienfaits de la civilisation à son peuple. Plus tard, tel Horus (fils d'Osiris dans la mythologie égyptienne), il venge la mort de son père, tué par un démon (comme Seth l'Égyptien). Puis il se lance dans la civilisation du monde entier. Ce thème d'une mission civilisatrice mondiale est très intéressant, car il aurait peu de chances d'apparaître s'il n'était basé sur une réalité historique.

Une autre version existe d'ailleurs à l'autre bout du monde, chez les Mayas d'Amérique centrale. On y trouve la légende du héros Kukulcan, venu de l'ouest avec dix-neuf compagnons. Ils séjournèrent dix ans au Yucatán, posant les bases de la civilisation maya. Kukulcan rédigea de sages lois, puis partit sur un navire, disparaissant dans la direction du soleil levant.

Le vol du feu

En Grèce, c'est le dieu-héros Prométhée qui, apitoyé par la situation désespérée des hommes, accomplit le célèbre exploit de voler le feu céleste de l'Olympe pour le donner aux hommes, acte pour lequel il fut condamné par Zeus à la torture sur le mont Caucase, jusqu'à ce qu'il soit libéré par le héros humain Héraclès. Ce feu céleste symbolise à la fois la connaissance du feu physique et tout ce qu'il peut apporter à la civilisation (la possibilité de forger des outils, des armes, etc.) et, fondamentalement cette étincelle d'intelligence qui nous distingue des animaux — non seulement celle qui nous rend plus astucieux, mais aussi celle qui nous permet de reconnaître en nous-mêmes l'âme, la conscience divine, ainsi que la possibilité de devenir un jour des dieux. C'est pourquoi, tout comme Jéhovah punit le serpent (vieux symbole de sagesse et de conscience éveillée) pour avoir incité l'homme à manger du fruit de l'arbre de la connaissance, Zeus punit Prométhée pour avoir accordé à l'homme ce don interdit.

Dans ce mythe si important, nous trouvons l'un des aspects les plus précieux du mythe en

général, c'est-à-dire sa capacité à apporter des connaissances sur l'évolution de la conscience humaine. Il ne nous dit pas tout, mais il incite ceux qui aspirent au savoir à approfondir leurs recherches.

Du fait de l'importance de ce mythe du feu, on le retrouve également en Inde, où c'est Matarisvan (3) qui prit la foudre du ciel et révéla aux mortels le secret de l'élément igné.

De même, chez les Mayas, ce feu leur fut conféré par le dieu-héros Tohil, qui le leur avait offert lors de leur séjour à Tullan, où ils s'étaient rendus pour découvrir les mystères divins. C'est apparemment après avoir reçu le feu que leur langue se divisa et devint multiple, de sorte que « les ancêtres ne se comprirent plus... »

Les héros civilisateurs

En poursuivant les exemples des héros civilisateurs et des rois divins, les Chinois affirment qu'aux temps anciens les hommes vivaient dans des grottes, mais que plus tard, les « empereurs célestes » arrivèrent pour leur apprendre à fabriquer des outils et à construire des maisons.

En Australie, c'est un esprit féminin appelé Serpent de l'Arc-en-ciel qui enseigna à ses enfants, les humains, à parler et à comprendre, à chercher de la nourriture et à choisir ce qu'ils devaient manger. Chez les peuples de la forêt amazonienne (les Yanomami), c'est un autre serpent, l'Anaconda Cosmique, qui leur apprit à cultiver. Notez à nouveau les références à la figure du serpent. Rappelons également qu'en Inde, il existait des êtres appelés les « rois Nagas », ou rois-serpents, réputés pour leur sagesse, qui vivaient dans des cavernes souterraines et qui étaient capables de transmettre de grandes connaissances aux humains qui le méritaient.

En Amérique, la figure du héros divin qui apporte la civilisation apparaît chez presque tous les peuples.

On peut mentionner parmi eux les Chibchas de Colombie, qui attribuent la création de la civilisation et de tous les arts à Bochica, le dieu soleil.

Les Incas, qui disent la même chose de Pachacamac, qui renouela le monde en transformant l'humanité créée par Viracocha (le dieu créateur) et lui enseignant divers arts et métiers. Également solaire, il était connu sous le nom de « Fils du Soleil » et comme déjà mentionné, « Seigneur des Géants ».

Après ces impulsions originelles, les différentes cultures se sont développées et épanouies, donnant naissance aux civilisations et cultures historiques que nous connaissons plus ou moins. Ainsi, l'ère mythique a cédé la place à l'ère historique, c'est-à-dire « ce qui n'est pas enfoui dans un passé lointain et dont on se souvient donc plus clairement », comme on pourrait le définir. Le mythe, lui, se réfère à des époques qui se perdent dans le temps, et pour cela les faits tendent à se mélanger et à se déformer. C'est pourquoi le concept de mythe a été assimilé à notre époque, si obsédée par les faits artificiels, au mensonge et à la fausseté. Mais il n'en est rien. Le mythe, au moins sous une de ses nombreuses clés, fait toujours référence, d'une manière ou d'une autre, à des faits historiques, en plus des phénomènes psychologiques et spirituels.

L'histoire des civilisations

En résumant l'ensemble fourni par l'étude de la mythologie universelle, nous pouvons l'analyser selon les phases suivantes :

- L'Âge d'or, époque où l'humanité coexistait avec les dieux et où la douleur n'existait pas.
- Les étapes intermédiaires d'évolution/déclin, soulignant la probabilité de l'existence, dans cette phase, d'une humanité gigantesque, dont l'humanité actuelle est issue. Cette phase culmine avec :
- Le Déluge, qui anéantit la majeure partie de l'humanité. La perte du langage universel et la confusion des langues.
- Le retour à la civilisation, sous l'impulsion d'êtres divins/héroïques qui enseignent à l'humanité les connaissances matérielles et métaphysiques nécessaires à la poursuite de son évolution.

- L'ère historique des cultures et des civilisations connues.

Les mythes nous disent-ils quelque chose sur le futur ?

En arrivant à ce point, il serait intéressant d'examiner si les mythes nous renseignent sur le présent, et plus encore sur le futur. En réalité, ils nous en disent moins que sur le passé, comme on pouvait s'y attendre, mais ils suggèrent néanmoins des choses très intéressantes.

Les Perses, par exemple, disaient qu'« à mesure que le temps s'écoulera et que la fin du monde approchera, la terre deviendra plus plate, les hommes seront plus semblables entre eux et, de fait, meilleurs. Les héros antiques, en revenant à la vie, œuvreront pour le bien commun. De nombreux aidants futurs, de nombreux sauveurs, les Saoshyant (4), réprimeront la méchanceté. Le Sauveur final serait, selon une version, une réincarnation du premier homme. »

De nombreuses autres légendes relatent des faits similaires, comme celle du roi Arthur, ce souverain endormi qui se réveillera avec ses chevaliers et reviendra pour chasser la méchanceté du monde et rétablir la justice. Elles évoquent une cyclicité du devenir historique, qui implique non seulement l'essor et le déclin des civilisations comme une marée sans fin, mais, à plus grande échelle, un retour au commencement des choses, un retour cyclique dans le temps, permettant la réapparition des héros, des rois mages et divins, et enfin le retour de cette fraternité entre les hommes et de cette convivance avec les dieux qui caractérisait l'Âge d'Or tant regretté.

Ainsi, les mythes nous révèlent quelque chose de très important sur le futur. Bien que le monde actuel soit un « âge de fer », ils nous invitent à anticiper une ré-évolution de la conscience humaine qui nous mènera inexorablement vers une nouvelle ère de héros, et finalement vers le rétablissement de l'âge d'or.

Avoir cette vision, c'est comme avoir une arme magique qui nous encourage à œuvrer pour ce futur avec patience et enthousiasme.

(1) Tuisto est considéré comme le premier dieu des Germains. Il est aussi le père de Mannus, considéré comme l'ancêtre de leur peuple.

(2) La Genèse (6, 1-4) mentionne des géants (« nephilim ») soulignant leur taille exceptionnelle, associée à une force physique redoutable. Cette mention, qui figure tout juste avant l'annonce du déluge qui les détruira, laisse à penser qu'ils font partie des causes du fléau.

(3) Mātariśvan dans le Rigveda est un nom d'Agni, ou d'un être divin étroitement associé à Agni.

(4) Saoshyant, signifiant littéralement « celui qui apporte le bénéfice » représente une figure messianique centrale dans la tradition zoroastrienne, incarnant l'espoir d'une rénovation finale du monde.

Article extrait du site <https://biblioteca.acropolis.org> et traduit par Michèle Morize

Crédit image : Prométhée de Gustave Moreau sur Wikipedia

© Nouvelle Acropole

Les biens métaphysiques, un concept ancien à redécouvrir

Sabine LEITNER

Directrice de Nouvelle Acropole au Royaume-Uni



Que sont les biens métaphysiques ? Cette notion, introduite par Platon, mérite quelques explications dans notre monde moderne qui semble s'en être éloigné.

Il est facile de comprendre théoriquement comment le son d'un violon est produit. Mais il est très difficile de transformer cette compréhension intellectuelle en une capacité réelle à bien jouer du violon. De même, en tant qu'humanité, nous avons déjà saisi de nombreux concepts très profonds il y a bien longtemps, mais dans certains cas, il nous a fallu des milliers d'années pour mettre ces concepts en pratique.

Par exemple, l'humanité connaît le concept de zéro depuis le III^e millénaire avant notre ère, lorsque les anciens Sumériens et Babyloniens utilisaient déjà un symbole pour le représenter, mais nous ne sommes pas parvenus à exploiter sa signification pratique pendant très longtemps.

Au VI^e siècle avant Jésus-Christ, les pythagoriciens prônaient déjà la fraternité universelle fondée sur l'idée d'une humanité commune (1), mais on ne peut pas dire que nous ayons encore réussi à la mettre en pratique. On peut en dire autant d'un autre concept ancien que j'ai découvert dans nos cours à la Nouvelle Acropole : le concept de « biens métaphysiques ».

Que sont les biens métaphysiques ?

Pour illustrer ce concept, il existe une histoire bien connue de Socrate au marché, où il demande à un jeune homme : « Où puis-je trouver du pain ? » Après avoir reçu une réponse polie, Socrate demande : « Et où puis-je trouver du vin ? » Le jeune homme répond à nouveau avec une courtoisie patiente. « Et où puis-je

trouver le Bien et le Noble ? » Le jeune homme demeura perplexe et ne sut quoi répondre. « Suis-moi dans les rues et apprends », lui aurait alors proposé le philosophe.

Cette histoire, rapportée par Xénophon, montre de manière très simple la distinction entre les biens physiques et métaphysiques.

Les biens métaphysiques ne sont pas des biens tangibles, mais des « biens » ou des « valeurs » qui appartiennent à une autre « dimension » de la réalité. Ils sont très difficiles à mesurer, à définir et à produire. Et pourtant, pour des philosophes comme Socrate et Platon, ce sont les biens les plus importants que nous pouvons produire et que nous cherchons tous à obtenir.

Parmi ces biens, on peut citer la sagesse, la bienveillance, la sérénité, le sens des responsabilités, la compréhension, la compassion, etc. On constate que la plupart de ces biens métaphysiques peuvent être qualifiés de « vertus ». Platon enseignait que si nous ne produisons que des biens matériels et n'avons aucune vertu, alors les biens matériels nous corrompraient et nous conduiraient à la cupidité, à l'envie, à la paresse, à la dépendance, à la distraction et à l'égoïsme... En revanche, si nous avons la sagesse, la générosité, la persévérance, la gentillesse, etc., nous serions non seulement capables d'utiliser les biens matériels à bon escient, mais nous aurions également plus de chances de réussir dans toutes nos entreprises.

Les biens métaphysiques et les biens matériels

Aujourd'hui, nous considérons la production de biens matériels comme l'un des facteurs les plus importants pour le développement économique et le bien-être d'un pays. Mais Socrate et Platon enseignaient que la production de biens matériels ne conduisait pas à la production de vertus, alors que la production de biens métaphysiques conduisait naturellement à la production de biens matériels.

Dans l'*Apologie*, Platon écrit : « Ce n'est pas la richesse qui fait la vertu ; mais, au contraire, c'est la vertu qui fait la richesse, et c'est de là que naissent tous les autres biens publics et particuliers. » Et dans les *Lois* : « Tout l'or qui est sur la terre et dans son sein ne mérite pas d'être mis en balance avec la vertu ».

Ces idées ne sont donc pas nouvelles ; elles existent depuis très longtemps, même si elles semblent aujourd'hui assez « radicales ». Mais combien de temps faudra-t-il encore aux êtres humains pour appliquer ces intuitions à leur mode de vie ? Quand allons-nous enfin comprendre que c'est à nous, à chacun d'entre nous, qu'il revient de produire ces biens métaphysiques en nous-mêmes ? Et quand allons-nous sérieusement réfléchir à la manière dont nous pourrions offrir une éducation capable de faire ressortir ces qualités « métaphysiques » qui sont latentes en chacun de nous ?

Il est toutefois réjouissant de constater que ces idées sont encore exprimées aujourd'hui par des personnalités publiques de renom, comme le montrent les citations suivantes.

Václav Havel : « Sans valeurs morales et obligations communes et largement ancrées, ni la loi, ni le gouvernement démocratique, ni même l'économie de marché ne peuvent fonctionner correctement. » Et du même auteur : « Nous ne savons toujours pas comment faire passer la moralité avant la politique, la science et l'économie. Nous sommes encore incapables de comprendre que la seule véritable colonne vertébrale de nos actions — si elles doivent être morales — est la responsabilité. La responsabilité envers quelque chose de plus élevé que ma famille, mon pays, mon entreprise, ma réussite. »

Martin Luther King Jr. : « La vanité demande : est-ce populaire ? La politique demande : est-ce que cela fonctionnera ? Mais la conscience et la moralité demandent : est-ce juste ? »

Helen Keller : « Les choses les plus belles et les meilleures au monde ne peuvent être vues ni même touchées — elles doivent être ressenties avec le cœur. »

Mais la question demeure : sommes-nous, en tant qu'individus, prêts à mettre ces idées en pratique ? ■

À lire

Isabelle Ohmann, *Pythagore maître de l'harmonie*, Éditions Acropolis, 2025

Article traduit de la revue de Nouvelle Acropole Royaume-Uni par Florent Couturier-Briois et condensé dans le recueil de Sabine Leitner : *An invitation to Think, Philosophy for Head, Heart and Hands*, 2025.

Crédit image : Adobe.stock.com N° 538654953

© Nouvelle Acropole



Symbolisme de la couronne

M.A. CARILLO de ALBORNOZ et M.A. FERNANDEZ
Nouvelle Acropole Espagne

Depuis l'Antiquité, la couronne est un ornement de tête qui était utilisé pour récompenser les actions réalisées avec prouesse. Puis elle est devenue un objet de pouvoir et de représentation d'un aspect supérieur, voire divin.

Elle partage les valeurs de la tête et celles qui la dépassent, le don venu d'en haut. Sa forme circulaire indique la perfection. Lorsqu'elle culmine en forme de dôme, elle indique une souveraineté absolue.

Elle exprime l'élévation, le pouvoir et l'illumination.

Dans le symbolisme cabalistique, elle exprime l'Absolu, le Non-Être : elle est au sommet de l'arbre des Sephirot. L'iconographie alchimique montre les esprits planétaires recevant leur lumière en forme de couronne des mains du roi, le soleil.

En Égypte, elles étaient objets de culte, manipulées uniquement par les initiés.

Pour l'Islam, c'est le point par lequel l'âme s'échappe pour s'élever jusqu'aux états suprahumains. On lui attribue une valeur prophylactique pour la matière dont elle est faite : fleurs, métal, pierres précieuses, et pour sa forme circulaire.

En Grèce et à Rome, elle est symbole de consécration aux dieux ; ses statues sont couronnées avec les feuilles des arbres et des fruits qu'on leur consacre.

On assimile celui qui les porte avec la divinité parce qu'elles captent les vertus du ciel et du dieu. Elles représentent le séjour des bienheureux ou des morts et l'état spirituel des

initiés. Symbole de lumière intérieure qui illumine l'âme de celui qui a triomphé dans le combat spirituel.

En Amérique centrale elle n'apparaît qu'avec les dieux agraires. La couronne de plumes des Indiens est l'identification avec la divinité solaire.

Pour les juifs, elle est assimilée avec le diadème d'or porté par les grands-prêtres. Les prophètes disent qu'Israël est la couronne de Dieu, signe de son action toute-puissante parmi les hommes.

Le Christ apparaît comme un souverain couronné en tant Dieu. La couronne de l'athlète victorieux est transposée dans le christianisme primitif à un registre spirituel ; Isaïe parle des couronnes réservées dans le Septième Ciel à ceux qui chérissent le Bien-Aimé. Dans les rites médiévaux de consécration des vierges, les symboles étaient le voile, l'anneau et la couronne. ■

Traduit de l'espagnol par Marie-Françoise Touret et extrait du site : <https://biblioteca.acropolis.org>

Crédit images : Nouvelle Acropole Espagne

© Nouvelle Acropole



Intelligence artificielle contre intelligence humaine : une perspective philosophique

Yaron BARZILAY

Directeur de Nouvelle Acropole Inde

Au moment où nous écrivons cet article, l'intelligence artificielle (IA) est depuis quelque temps l'un des sujets les plus discutés dans le monde entier, suscitant à la fois un enthousiasme débordant et de vives inquiétudes, car elle représente déjà un facteur de perturbation important dans presque tous les aspects de notre vie.

De nombreuses possibilités incroyables s'ouvrent à nous, mais ne représentant que la partie émergée de l'iceberg du possible impact de l'IA, dans un avenir proche et lointain. Beaucoup s'inquiètent sérieusement de ses diverses implications dangereuses, allant du chômage massif, aux conséquences éthiques graves ou aux manipulations politiques, voire à une issue catastrophique menaçant l'existence même de l'espèce humaine.

De nombreuses personnalités, telles que l'historien Noah Harari (1), des scientifiques, des développeurs, des gouvernements et des institutions privées, évoquent la nécessité urgente de réglementer l'évolution de l'IA avant que des conséquences dramatiques ne se produisent.

L'IA est un protagoniste de premier plan dans les théories utopiques et dystopiques, soulevant des questions pratiques, éthiques et philosophiques sur la direction que nous prenons, car elle est déjà intimement liée à de nombreux aspects de notre vie ; aucune spéculation à ce sujet ne semble être une exagération inconsidérée.

Un nouveau monde de possibilités

Telle une baguette magique, l'intelligence artificielle ouvre un nouveau monde de

possibilités dans tous les domaines où elle est intégrée. En même temps, elle ouvre la porte à de réels dangers de perte de contrôle et de destruction.

À mesure qu'elle devient une partie intégrante et intime de nos vies, il semble que, dans peu de temps, si ce n'est déjà le cas, il sera difficile d'imaginer notre vie sans elle. C'est précisément pour cette raison que nous devons y prêter une attention particulière.

Comme tout outil, elle peut avoir un effet positif ou négatif sur nous, selon notre capacité à la comprendre et à la contrôler. Un couteau, par exemple, un marteau ou une hache, peuvent être utilisés pour sauver des vies, ouvrir des chemins, construire et bâtir, tout comme ils peuvent tuer et détruire. Cela est évident et indique que la faute n'incombe pas à l'outil lui-même, mais à l'usage que nous en faisons ; on peut en dire autant de n'importe quel outil, qu'il s'agisse d'un clou, d'une voiture ou d'une arme à feu : ce sont des outils destinés à servir un objectif, dont nous devons être conscients et que nous devons être capables de contrôler.

L'IA n'est pas différente en substance, mais néanmoins, une question est souvent soulevée quant à la nature même de cet outil et à la relation qu'il établit avec nous.

Comme cet objet brûlant va probablement continuer à faire l'objet de débats animés, ce court article n'a pas pour but de présenter des arguments pour ou contre. Néanmoins, compte tenu de l'ampleur de l'influence de l'IA, souvent présentée comme une « simulation de l'intelligence humaine », un « surhumain » ou une « superintelligence », nous devrions également soulever des questions philosophiques sur ses implications possibles, pour notre autodétermination en tant qu'êtres humains.

Des interrogations philosophiques

Supposons que nous attribuions la capacité d'intelligence à une fonctionnalité informatique essentielle ; ne risquerions-nous pas de perdre le contact avec une caractéristique propre à notre nature humaine ? Et, ainsi, de ne plus nous considérer comme un mystère à découvrir, ce que la plupart des traditions humaines associent à la dimension philosophique de de l'être humain ? La célèbre phrase gravée sur le temple d'Apollon dans l'ancienne Delphes, qui résonne à jamais, « Homme, connais-toi toi-même », pourrait-elle être confondue avec une machine apprenante qui semble dépasser nos capacités et qui pourrait nous induire en erreur ? Et par là nous faire perdre le chemin vers une conscience supérieure directement liée à notre propre intelligence, à la compréhension de nous-mêmes, des autres et de toutes choses ? Et nous ne devons pas négliger la valeur de ce qui semble avoir été l'expression complète de la phrase mentionnée ci-dessus : « Connais-toi toi-même, et tu connaîtras l'univers et les dieux. »

Platon parle de la réminiscence (anamnèse) comme moyen d'élever notre conscience vers une source de connaissance qui ne provient pas d'expériences sensorielles, mais plutôt d'une compréhension des vérités éternelles et des archétypes divins. Cela n'implique-t-il pas une utilisation particulière de notre intelligence à laquelle aucun algorithme, aussi sophistiqué soit-il, ne peut accéder, car elle touche à la définition même de l'être humain et de son âme éternelle ? Il ne s'agit pas d'un simple jeu sémantique avec

la définition de l'intelligence, mais d'une réflexion sur le sens même de la vie humaine en tant que chemin vers l'éveil de notre véritable potentiel et de notre identité.

Socrate face à l'intelligence artificielle

Imaginons le grand Socrate menant un dialogue avec l'intelligence artificielle, dans le but d'éveiller une vérité intérieure en elle tout en appliquant sa méthode de la maïeutique ; ce serait certainement une conversation intéressante. Mais Socrate réussirait-il à donner naissance à l'âme immortelle comme il l'aurait souhaité, selon les enseignements de son disciple le plus brillant, Platon ? (2).

Pour les Grecs de l'Antiquité, le Noûs est associé à la capacité supérieure de l'esprit et de l'âme humaine. Bien au-delà de la définition du terme, il est un pont qui relie la réalité profonde et l'universel par-delà de l'individu.

Sur l'importance de la méthode socratique de la dialectique et son effet sur le Noûs, nous pouvons nous référer aux écrits de l'anthropologue et philosophe Fernand Schwarz : « Grâce à la dialectique, méthode qui permet à l'intelligence (en grec, Noûs), de saisir le siège de notre immortalité, de percevoir la vérité résidant dans les « cieux » (le monde des idées) et d'appliquer et de pratiquer le Bien sur terre (le monde sensible), Socrate fournit un cadre philosophique à la croyance grecque antique dans le double mouvement de l'âme, véritable pont entre le ciel et la terre. Il offre une forme pratique à ceux qui souhaitent vivre en élevant leur âme et en agissant conformément à leur conviction la plus profonde. »

Le test de Turing est une évaluation bien connue proposée par le mathématicien Alan Turing en 1950 (3) visant à déterminer si un ordinateur est capable de penser. Il consiste en une série de questions posées à distance, auxquelles doivent répondre un humain et un ordinateur. Si les réponses de l'ordinateur ressemblent étroitement à celles d'un humain et sont perçues comme telles par l'examineur, on considère qu'il est capable de démontrer une capacité d'intelligence.

Turing avait en outre prédit qu'en l'an 2000, les ordinateurs pourraient réussir ces tests avec une probabilité de 30 %. Son test est encore utilisé comme référence aujourd'hui, bien que certains contestent sa capacité à identifier réellement l'intelligence d'une machine.

Conscience, intelligence et superintelligence

La question de la définition de l'intelligence humaine est ici cruciale, car elle différencie la façon dont nous nous percevons, en particulier face à ce que beaucoup considèrent comme une *superintelligence* (4) dans les ordinateurs, qui transcende celle des humains, nous empêchant ainsi d'explorer le véritable potentiel de l'intelligence chez les humains.

Dans ses livres, le professeur Noah Harari aborde la confusion entre les termes « conscience » et « intelligence », décrivant une intelligence totalement indépendante de la conscience. Il souligne la capacité des ordinateurs à prendre des décisions indépendantes et y voit l'essence même de la révolution de l'intelligence artificielle.

Cet article ne conteste pas les implications et les conséquences possibles de la capacité artificielle, qu'elle soit consciente ou non. Cependant, le contexte de l'intelligence et de la conscience humaine est important pour la question soulevée ici et la confusion qui peut surgir dans notre perception de nous-mêmes et notre compréhension de l'intelligence humaine.

La question de savoir comment nous devons considérer l'intelligence chez les humains est essentielle et délicate.

Même si nous acceptons les possibilités de différents types d'intelligence, nous devons prêter une attention particulière à ce qu'implique l'intelligence humaine, comme le suggèrent de multiples traditions philosophiques, afin de ne pas passer à côté de quelque chose qui revêt une grande importance.

La philosophie indienne, par exemple, décrit *Manas* (le mental) comme la base des véhicules supérieurs de l'Homme, faisant partie d'une

trinité de capacités de conscience supérieures, telles que l'intuition (Buddhi) et la volonté (Atma). Cette trinité est l'Ego supérieur chez les humains, l'Individu des Grecs, notre véritable identité, différenciée du corps inférieur, la *persona* transitoire.

Manas, ou intelligence, est le principal promoteur de la constitution humaine car il se connecte aux facultés et réalités supérieures qui permettent à l'homme de se connaître lui-même. Il est décrit comme un esprit supérieur pur par rapport à l'esprit inférieur ou *Kama Manas* (intellect), mental de désirs, un esprit calculateur et subjectif incapable de voir la vérité.

La capacité de discerner

L'intelligence humaine est considérée comme capable de discerner le réel de l'irréel, une qualité appelée *Viveka* en sanskrit, symbolisée allégoriquement par l'oiseau Kalahansa qui peut séparer le lait d'un mélange de lait et d'eau. Selon ces anciens enseignements, cette capacité de discernement est étroitement liée à l'intuition, un état de conscience et de perception plutôt qu'à une compréhension rationnelle ou intellectuelle.

Il est utile ici de rappeler que le mot intelligence vient du latin *inter* (entre) *legere* (choisir) ; il signifie donc collecter ou rassembler, ce qui implique le discernement, et donc une vision dynamique et verticale de la vie, plutôt qu'une comparaison horizontale de données et d'algorithmes. Un discernement qui s'applique au développement d'un état d'esprit philosophique.

En sanskrit et dans d'autres langues proto-indo-européennes, *Manas* est étroitement associé au terme utilisé pour désigner les êtres humains. Cela souligne le rôle essentiel de cette faculté qui distingue l'homme de tous les autres règnes.

Le symbolisme universel du feu est souvent associé à ce mental supérieur, ce qui donne un sens significatif au célèbre mythe de Prométhée, qui a donné aux humains le don du feu volé aux dieux.

Redécouvrir l'intelligence

Un discernement prudent est donc également nécessaire lorsqu'on tente d'observer la qualité de l'intelligence elle-même.

Avant de la décrire comme une qualité qui peut être obtenue artificiellement, nous devons observer comment l'intelligence nous a été présentée par les plus remarquables chercheurs de sagesse, philosophes et traditions à travers les continents et les époques.

Nous devons nous demander si nous ne nous trompons pas sur une question d'une grande importance – la connaissance de nous-mêmes et de notre raison d'être sur cette planète – en associant « l'intelligence » à une machine. Il serait peut-être préférable d'utiliser un terme différent, mais la question n'est pas seulement d'ordre sémantique : elle revêt une signification réelle et substantielle.

Il ne fait aucun doute que l'IA recèle un potentiel énorme pour aider l'humanité d'une manière que nous pouvons à peine imaginer aujourd'hui. Elle peut améliorer nos vies de nombreuses façons et même nous offrir l'occasion de redécouvrir ce que notre intelligence signifie pour nous et en quoi elle nous différencie des animaux ou des machines, afin de nous opposer à la grande confusion des identités que nous observons aujourd'hui.

Existe-t-il en nous des capacités propres à l'être humain que nous pouvons développer et découvrir ? Sommes-nous tellement familiers avec notre potentiel latent que nous en oublions de vivre la merveilleuse aventure de la vie, qui consiste non seulement à découvrir ce qui se trouve à l'extérieur de nous-mêmes, mais aussi ce qui est à l'intérieur de chacun de nous ?

Si nous prêtons attentivement attention aux enseignements du grand philosophe Platon, par exemple, il nous dit que nous sommes issus du divin, que le monde des dieux est notre origine et que la reconquête de notre véritable identité est notre destin. Le chemin passe par notre propre intelligence et ne doit pas être confondu avec le

rationalisme ou l'intellectualisme, qui font partie des qualités inférieures de l'esprit.

Les traditions de sagesse anciennes nous encouragent à suivre le chemin de l'évolution du Soi. Elles indiquent que les êtres humains et le monde dans lequel nous vivons sont des mystères à découvrir.

L'IA, en tant qu'outil, peut nous aider à recentrer notre attention sur les immenses possibilités de notre intelligence. C'est pourquoi, un choix fondé sur le discernement, c'est-à-dire l'intelligence humaine, est nécessaire. ■

(1) Yuval Noah Harari (né en 1976) est un historien, professeur d'histoire israélien à l'Université hébraïque de Jérusalem et auteur entre autres de *Sapiens, une brève histoire de l'humanité*, Éditions Albin Michel, 2015

(2) Voir une BD concernant les Aliens et la fin de la philosophie <https://existentialcomics.com/>

(3) Mathématicien et cryptologue britannique (1912-1954), un des pionniers de l'Intelligence Artificielle

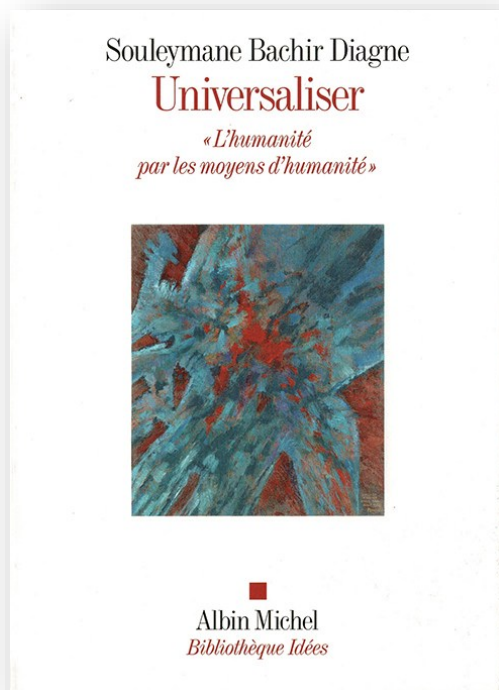
(4) La superintelligence des ordinateurs (ou Superintelligence Artificielle, ASI) est un concept hypothétique qui désigne un système d'intelligence artificielle doté de capacités intellectuelles qui surpassent de loin celles du plus brillant des esprits humains dans pratiquement tous les domaines (créativité, résolution de problèmes, raisonnement général, sagesse, etc.).

Article traduit de l'anglais par Florent Briois-Couturier
Lire l'article original sur

<https://theacropolis.in/2025/02/03/artificial-intelligence-vs-human-intelligence-a-philosophical-perspective/>
<https://library.acropolis.org/artificial-intelligence-vs-human-intelligence-a-philosophical-perspective/>

Crédit image : deposit photos N°71500265e

© Nouvelle Acropole



Universaliser l'humanité

Isabelle OHMANN

Rédactrice en chef de la revue Acropolis

Comment penser l'universalisme malgré la colonisation ? C'est le titre que l'on pourrait donner à l'ouvrage d'inspiration humaniste du philosophe Souleymane Bachir Diagne.

Il s'attache à réhabiliter le concept d'universel face aux controverses actuelles qui se focalisent sur les particularités avec un ton souvent teinté d'exclusion. Délaissant le terme de « pluriversel », l'auteur soutient qu'il est indispensable d'affirmer le concept d'universel, d'autant plus qu'aujourd'hui, notre village global nous a rendu plus conscient que jamais de former une seule humanité.

La civilisation de l'Universel

Pour cela l'auteur convoque, entre autres, Léopold Sédar Senghor et sa philosophie de la civilisation de l'Universel. C'est en qualité de citoyen romain, titre qui lui fut conféré par l'Italie, que Senghor fit l'éloge du caractère universel du droit de cité dans la Rome antique, affirmant que le but ultime d'une citoyenneté mondiale et de la civilisation de l'Universel est un monde plus beau.

Senghor évoque étrangement la nécessité historique du colonialisme. Pour lui, en effet, « esclavage, féodalisme, capitalisme, colonialisme sont des partitions successives de l'histoire et, comme toute parturition (1), douloureuses ».

Mais loin de toute « pulsion ressentimentiste (2) » selon l'expression de la philosophe Cynthia Fleury, Senghor plaidera pour une « unité supérieure de l'humanité » dans la diversité des

nations elles-mêmes constituées comme des unions de terroir. Il ne croyait pas seulement en une lutte politique, visant cette unité supérieure, ou en un mouvement vers un grand but d'humanité par des moyens d'humanité (ce qui a donné le sous-titre de cet ouvrage), mais avait foi dans une force spirituelle de convergence. Dans ce sens, le mouvement qui menait de l'esclavage au colonialisme n'était pas seulement une dialectique matérialiste, mais plutôt l'effet d'une montée de l'esprit ou d'une attraction spirituelle.

De l'hominisation à l'humanisation

Citant Jean Jaurès et inspiré par l'œuvre de Pierre Teilhard de Chardin, il envisageait le mouvement de l'humanité tendu vers une unité supérieure qui « ouvre la nature pour laisser apparaître Dieu ». Ainsi cette marche cosmique vers une unité de plus en plus grande est, en même temps, une élévation spirituelle de l'être humain.

Après l'hominisation de la planète, l'homme a la responsabilité de son humanisation. Mais ce mouvement vers l'unité n'est pas une réduction du pluriel à l'uniformité : la civilisation de l'Universel n'est pas une civilisation universelle. Autrement dit l'unanimité se comprend comme partager le même esprit et non comme nier les différences. Marcher vers l'unanimité c'est se donner l'humanité comme but.

Vers une société ouverte

Dans ce dialogue entre cosmopolitisme et tribalisme, notre auteur évoque le philosophe Henri Bergson lorsqu'il élabore la notion de « société ouverte ». Pour le philosophe français, celle-ci est la société humaine dans son ensemble, la *polis* devenue l'humanité tout entière. Mais il souligne toutefois les obstacles qui se dressent entre les identités de groupe et celle de l'humanité. Il affirme qu'un instinct primitif de tribu, force centripète nationaliste et identitaire, est à l'œuvre en chaque homme tendu vers une cohésion du groupe contre (et non avec) tous les autres.

C'est toute l'importance de la philosophie *Ubuntu* promu par Nelson Mandela pour mettre fin à l'apartheid en Afrique du Sud. Comme le disait Mandela lui-même, cette notion très vaste signifie simplement : « trouver un moyen de rendre la communauté meilleure ». Il s'agit en réalité d'un qualificatif qui désigne une personne généreuse, hospitalière, amicale, attentive aux autres et pleine de compassion. Elle est pour l'auteur, l'exemple de l'horizon d'une humanité partagée à poursuivre en permanence que ce soit au niveau culturel, économique ou politique. Dans un monde plus que jamais fragmenté,

déchiré par des guerres de toutes sortes, tourmenté par le cynisme et le nihilisme, et plongé dans un chaos moral, faire humanité ensemble et ensemble habiter la terre est le sens de l'humanisme que propose notre auteur. ■

(1) Accouchement, enfantement

(2) Phénomène psychique qui provoque du ressentiment, défini par Cynthia Fleuri comme une « rumination victimaire, cette forme de fétichisme de la plainte, le fait d'être en boucle autour d'un mauvais objet ».

Universaliser « l'humanité par les moyens d'humanité »,

Souleymane BACHIR DIAGNE

Éditions Albin Michel, 2024, 175 pages, 19,90 €

© Nouvelle Acropole

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France



Revue de l'association Nouvelle Acropole

Siège social : La Cour Pétral

D 941 – 28340 Boissy-lès-Perche

www.nouvelle-acropole.fr

Rédaction : 6 rue Véronèse – 75013 Paris

Tel : 01 42 50 08 40

<http://www.revue-acropolis.com>

secretariat@revue-acropolis.com

Directeur de la publication : Thierry ADDA

Rédactrice en chef : Isabelle OHMANN

Reproduction interdite sans autorisation.

Tous droits réservés à FDNA – 2025 - ISSN 2116-6749

© Toute reproduction partielle ou intégrale

des textes contenus dans cette revue,

doit mentionner le nom de l'auteur,

la source, et l'adresse du site :

<http://www.revue-acropolis.com>

Autorisation de publication à demander à :

secretariat@revue-acropolis.com

Crédit photos : © Nouvelle Acropole - © Wikipedia - © Adobe Stock.com



**Retrouvez la revue Acropolis
sur votre smartphone**